

# SangFroid



# LEPIED

LE JOURNAL DU DÉPARTEMENT DES LITTÉRATURES DE LANGUE FRANÇAISE

# NOVEMBRE 2008

Marie-Hélène Constant Francis Lussier Claude Paulin Alix Dufresne Éric Vignola

Marylin Lauzon Félix Hamel-Lucas Ève Lévesque Cynthia Bolduc-Guay



## TABLE DES MATIÈRES

Le Pied de nez

**Titre** Éditorial **Marie-Hélène Constant** p. 2

Le Pied qui voque

**Sans titre** Fragment **Francis Lussier** p. 3

Le Pied qui voque

**Imprévisibilité de l'éclatement** Essai **Claude Paulin** p. 3

À Pied d'Œuvre

**Fragilité lumineuse : *Nebbia*** Critique **Alix Dufresne** p. 4

Le Pied qui voque

**Dans une telle situation : *Hockey Mom*** Éditorial **Éric Vignola** p. 5

Le Pied qui voque

**Indolence** Nouvelle **Marylin Lauzon** p. 6

Le Pied qui voque

**Marée rouge** Poème en prose **Félix Hamel-Lucas** p. 8

Le Pied qui voque

**Sans titre** Poèmes **Ève Lévesque** p. 9

Le Pied qui voque

**Série de lettres à R** Prose épistolaire **Cynthia Bolduc-Guay** p. 10

■ **MARIE-HÉLÈNE  
CONSTANT**

À l'aube d'une neige qui tombe sur le gris de Montréal, nous vous offrons votre premier numéro du *Pied* de cette cuvée, un espace de création, ce mois-ci, aux consonances poétiques et ne manquant pas de *sang froid*. Nous vous invitons donc à vous asseoir ou non, confortablement ou entre dix inconnus dans le métro, et à découvrir les mots de ceux qui ont osé nous envoyer un peu de leur encre.

Les débuts de l'automne furent hauts en couleurs – oui, les arbres aux abords de l'Université ont pris leurs teintes de circonstance —, mais encore : Rouges, Orangés, différents Bleus et Verts ont lutté pour gagner la ferveur de l'électorat. Inutile de répéter que le blé de l'État — nos céréales et autres *Cornflakes*, devrais-je spécifier — fut utilisé au service de la démocratie, bien que je réalise que près de la moitié de la population ne se sente pas concernée par son statut de *citoyen*... Réalisez-vous que près de la moitié des électeurs n'a pas

daigné se présenter au bureau de scrutin pour gribouiller sur un bout de papier? Bah... je suppose que ce simple devoir soit trop lourd à porter. Après tout, qui voudrait vraiment avoir quelque chose à dire, une place légitime dans le système politique, et un droit de parole pour les quatre prochaines années? Dommage de constater qu'au matin du 15 octobre, le bleu foncé marquait la carte... encore; recommencer pour calmer le jeu dans la Chambre, les impasses d'un vote minoritaire, en somme! Retournons au pouvoir pétrolier, aux *VUS*, mitraille et tour dressée de l'Université de Montréal... pardon ! mon esprit s'est perdu dans ce flou de symboles phalliques. N'empêche qu'avec les élections provinciales qui risquent de faire pousser des pancartes un peu partout dans les villes du Québec, je me questionne — et vous questionne — sur l'inquiétante attitude de plusieurs : écoeurément, lassitude et

désintéressement sont les maîtres des chiffres lorsque le sondeur demande si « *Vous avez l'intention d'aller voter aux prochaines élections provinciales?* ». Toute chose ayant son côté positif, il faut admettre que les chroniqueurs de TVA s'endonnent à cœur joie... Revenons aux choses sérieuses. La nouvelle équipe du *Pied* vous souhaite derechef la bienvenue dans son monde et souhaite produire un substantiel supplément à vos lectures universitaires — nous savons que vous ne pouvez plus résister à l'envie incroyable de lire tout œuvre de façon boulimique. Je vous invite à vous livrer, ainsi, à vos plus belles confessions<sup>1</sup>; je vous convie à mettre à la disposition collective de notre populace littéraire, votre regard le plus aiguisé sur les sujets d'actualité qui vous brûlent les lèvres, par l'entremise de votre journal. Le *Pied* vous attend... nous aussi. Au plaisir de vous lire, tous.

*La nouvelle équipe du Pied [...] souhaite produire un substantiel supplément à vos lectures universitaires...*

1 Non, Émile, pas celles de Jee-Jee-Rouss.

## LE PIED QUI VOQUE SANS TITRE

Fragment

FRANCIS LUSSIER

Le temps manque. Les chauds rayons aussi.

Une inlassable routine qui lasse, à la fin, car il faut nécessairement poser pied dans le tourbillon ou bien rester sur place et s'enfoncer. Couvre-toi bien, la spirale génère un vent qui par moments est plein de traîtrise... Pas comme celui qui souffle doucement sur le Vieux-Port, souffle poussant bicyclettes et patineurs, touristes et résidents de l'estival, chère oisiveté à laquelle on s'attache, les longs après-midis lents à regarder l'eau, repos qu'on regrette aussitôt que la feuille manque de lumière, se fait moins lisse, plus rouge et friable jusqu'à la disparition.

On cherche à s'étendre. À interioriser chaque bruit évoquant une célébration, chaque image digne de toi en tenue d'été, fendant l'air et l'herbe jusqu'à la divine gorgée d'eau.

Mais le temps te manque. Les chauds rayons aussi.

## LE PIED QUI VOQUE IMPRÉVISIBILITÉ DE L'ÉCLATEMENT

Essai

■ CLAUDE  
PAULIN

On pourrait supposer que le sang-froid est transmissible. Situation : une foule en état de panique se voit confrontée à une circonstance périlleuse. La foule s'agite, mais personne ne tente d'initiative, de faire un mouvement. Tout le monde a sa petite idée mais aucun n'ose la concrétiser, de peur d'être remarqué exagérément et de voir par la suite la responsabilité du groupe lui retomber sur les épaules. Le poids de l'existence est lourd, dit-on; imaginez celui d'une foule. Mais revenons : la voilà, la foule d'individus agitée, se percutant de l'intérieur sans jamais sortir de sa torpeur générale. En termes de physique, on serait porté à croire qu'on assiste à une sorte de molécule quelconque, sur sa limite de résistance, à la veille d'une réaction d'un certain type. Mais peu importe pour nous de savoir quelle allure aura la réaction; elle arrivera d'une manière *inattendue*. C'est chaud là-dedans, ça bouillonne de plus en plus, mais personne n'agit encore — on a probablement trop peur pour sa petite *conservation*. Cependant, jaillissant d'on ne sait où, par le hasard le plus spontané, un individu, dont le caractère particulier explique l'amorce violente d'une initiative, pose un geste bouleversant, un geste de sang-froid. Il se détache du tout le temps d'un très court instant. Ne pouvant supporter la passivité malsaine du

groupe dans lequel il est coincé, il décide de poser acte (dont les répercussions seront imprévisibles.) Sans borne ni commune mesure. Et le hasard s'installe d'un *coup de dés*, l'incertitude d'un geste nouveau à un seuil critique. Au même moment, ce dernier met quelque chose de côté, en réserve, sous le tapis — sa peur? Ou peut-être bien plus que ça... Ici commence l'éclatement, une réaction en chaîne qui dé-

clenche dans le groupe un comportement insoupçonnable. Le sang se refroidit massivement quelques instants pour mieux se réchauffer par la suite<sup>1</sup>. Ainsi, une «révolte» s'affirme. Où va-t-elle déboucher? Collectivement comme individuellement? On ne peut pas dire. Mais il importe peu : ces questions sont impertinentes de toute façon; ce qui compte, c'est le *mouvement* et le sang-froid par lequel un flot d'événements a lieu; c'est le détachement/dépassement par le sang-froid. Toute réaction de ce genre précède d'un détachement/dépassement par sang-froid — *une baignade dans l'eau glacée est toujours plus qu'une baignade*.

<sup>1</sup> On semblait avoir oublié ce confort méritoire, ce sang chaud qui nous appartient en mérite, dans l'effort démesuré; qu'un battement fut difficile autrefois et qu'il est étonnement autant nécessaire que jadis, aujourd'hui.

À PIED D'ŒUVRE

## FRAGILITÉ LUMINEUSE : *NEBBIA*

Critique

**ALIX  
DUFRESNE**

**C'est dans une ambiance onirique un peu fellinienne que se déroule le dernier spectacle de la trilogie que nous offre le Cirque Éloize; *Nebbia*.**

Le spectacle qui inaugure la saison 2008-2009 au TNM détonne du genre habituel de la maison, et c'est avec beaucoup de bonheur qu'on se laisse surprendre par l'univers circassien de *Nebbia*. L'auteur et metteur en scène italien Daniele Finzi Pasca nous présente une sorte de collage de rêves, de petites fabulations autour de la vie et des coutumes d'un village. Un village où les poissons volent, où la mer emporte une barque jusqu'au milieu de la place publique et où l'on agite toujours un mouchoir blanc. Un village plein d'amoureux qui jouent à s'aimer, de filles-enfants qui se balancent dans de gros anneaux et de garçons qui s'envolent à grands bonds.

Entre deux numéros d'acrobatie, des énergumènes touchants et décalés viennent nous parler de leur vie au village. On retiendra le jeu drolatique et charmant du maître de cérémonie, Gonzalo Munoz Ferrer, un clown colombien à l'accent à couper au couteau, ce qui rend son personnage d'autant plus sympathique et authentique.

Ses deux faire-valoir, des assistants peu doués incarnés par le Français Stéphane Gentilini et l'acrobate brésilien Gustavo Lobo Alves da Fonte ajoutent au caractère comique et touchant de la vie de ces gens retirés du monde moderne, qui vivent dans un brouillard qui les isole tout en préservant leur monde imaginaire. J'ai trouvé particulièrement émouvant le personnage de Stéphane, le déficient du village très touchant dans sa fragilité que reflète sa jupe en papier. Par son jeu et sa place dans le spectacle, il a donné à *Nebbia* la profondeur qui manque parfois aux spectacles de cirque, la touche humaine sensible qui vient donner un sens aux numéros.

***Il faut souligner le travail des artisans éclairagistes qui ont fait de ce spectacle un réel enchantement***

Ce que je pourrais reprocher au spectacle, c'est que n'étant pas à la base une grande amatrice de cirque, la plupart des scènes qui s'enchaînent n'ont pas nécessairement de lien avec la précédente, parce que justement c'est

du cirque — qui, à la différence du théâtre, est au service des numéros acrobatiques avant d'être au service d'une intrigue. Mais l'unité est conservée grâce au fabuleux travail des éclairagistes et de la technique, dont les petites inventions électriques téléguidées assurent une homogénéité en liant les numéros avec dans une ambiance douce et magique. Il faut souligner le travail des artisans éclairagistes qui ont fait de ce spectacle un réel enchantement. Ils ont réussi à faire durer des couchers de soleil époustouffants et ont su faire d'une simple toile de fond un véritable paysage aérien.

*Nebbia* est donc un spectacle à voir si vous aimez le cirque, et à voir, pour ceux que les acrobaties impressionnent moins, pour la mise en scène et l'ambiance merveilleuse qui ne laisse personne indifférent.

### **NEBBIA**

Une coproduction du Cirque Éloize et du Teatro Sunil

Écrit et mis en scène par Daniele Finzi Pasca

LE PIED QUI VOQUE

DANS UNE TELLE SITUATION : *HOCKEY MOM*

Commentaire


**ÉRIC VIGNOLA**

« **“Oh, I’m just a hockey mom from Alaska” and she’s the president...** » — Matt Daemon, dans une vidéo, sur Youtube, intitulée « Matt Daemon Rips Sarah Palin ».

Je l’admets, depuis que je sais que Sarah Palin est une « hockey mom », mon dégoût initial pour la *bitch* de John McCain a considérablement évolué vers une sympathie toute tendre pour cette ex-*Miss Alaska* fanatique d’armes à feu conspuée par toutes les féministes au monde. Remarquez, je crois que ces dernières sont tout simplement jalouses et ne peuvent pas concevoir qu’une femme de tête *puisse* avoir des opinions qui divergent des leurs, mais c’est un autre débat.

N’empêche que depuis que les Flyers de Philadelphie (vous pouvez haïr... maintenant !) ont invité Sarah Palin à partager la mise en jeu protocolaire du début de saison avec une vieille dame, le monde du hockey est *complètement* obsédé par les histoires de « hockey mom » (traduction française : mère de hockey ; traduction exacte : m’man de hockey). Partout, on raconte des anecdotes de sa m’man de hockey qui s’emporte, qui encourage son fiston, qui fait des sacrifices énormes (comme ne pas éduquer sa fille cadette) pour que ses fils puissent jouer au hockey. Dans le *Journal de Montréal*, le cahier spécial de début de saison avait même publié les conseils que les m’mans de hockey des joueurs

du Canadien avaient donnés à leurs fils. Ça allait de « Respecte les femmes. » (Maxime Lapierre) à « Soigne ton image, tu vas passer à la télévision. » (Sergeï Kostitsyn). Ça, dans le monde du sport, on appelle ça de l’émotion collatérale.

N’empêche qu’on connaissait déjà certaines histoires cocasses de m’mans de hockey. N’est-ce pas la mère d’Alexander Ovechkin qui a négocié son premier contrat professionnel ? Alex Kovalev n’a-t-il pas dû cacher à sa mère qu’il poursuivait sa carrière de hockeyeur, elle qui le lui avait interdit après qu’on lui ait diagnostiqué une maladie du cœur ? On imagine mal qu’un des potentiellement meilleurs joueurs au monde (et, qui plus est, joueur du Canadien) passe à côté d’une telle carrière à cause de sa mère...

et pourtant. Encore une histoire qui nous fait nous écrier : vive la rébellion!

M’enfin.

Personnellement, ma m’man n’a jamais été « de hockey ». Enfin, si, partiellement, parce que c’était le sport que j’avais choisi, mais jamais elle n’assistait à un de mes matchs

***La culture de violence inhérente au hockey tient à l’écart la plupart des m’man de hockey***

avec la passion (bon, une m’man qui crie des bêtises aux arbitres et aux joueurs de l’autre équipe fait plutôt preuve de pathétisme, mais, disons : passion) des m’mans de hockey qui émettaient d’indescriptibles (parfois : d’effrayants) décibels à chaque jeu serré, à chaque contact (légal ou pas ; on ne demande pas aux femmes de comprendre le hockey), à chaque but. Pourtant, mes sœurs aussi ont joué au hockey (l’une d’elle joue encore, dans la même équipe que moi, d’ailleurs), ce qui exclut, pour ma mère, l’excuse typique, que j’ai déjà entendue, à peu près textuellement, de la bouche d’un ami : « dans ma famille, le hockey, c’est une affaire d’hommes ». Ça explique peut-être pourquoi j’ai de la difficulté à saisir cet engouement pour la *hockey mom*, mais que ce concept me séduit au plus haut point.

Peut-être aussi me plais-je à imaginer la relation de mes hypothétiques enfants avec leur hypothétique m’man de hockey. J’imagine déjà mon algérienne adorée se jeter à la gorge d’un parent après que son enfant ait plaqué le nôtre. Ou le maudire à haute voix. Juste pour voir la face des parents adverses, ça vaudrait le coup.

Reste que la culture de violence inhérente au hockey tient à l’écart la plupart des m’mans. Peut-être que voir son fils (tout *paddé*, donc à un risque minime) se démenner dans un des sports les plus

violents de la planète fait ressortir en la femme moderne son désir de vaincre par la force tout ce qui la contrarie en ce monde. Peut-être aussi vit-elle sa part de masculinité à travers lui, dans cette société où l'image de la féminité est imposée à toute avec autorité. Peut-être, simplement, est-elle prise par ce qu'on appelle communément la « fièvre du hockey ».

En tout cas, le hockey, lui, vit avec passion sa « fièvre de la hockey mom ».

Pour terminer, j'ai, en y repensant, une anecdote de hockey mom. Sauf que la mienne, elle a un caractère comme le mien : elle fait les choses en grand. La ligue de garage de mon père a eu la brillante idée (brillante, je le

dis absolument sans ironie) d'organiser un match opposant les femmes des joueurs. Ces pauvres dames, équipées avec les guelles beaucoup trop grandes de leurs maris, certaines ne sachant pas patiner, les autres à peine, trimèrent dur pendant une heure au cours de laquelle leurs maris se bidonnèrent. (P.S. : Féministes, de grâce, abstenez-vous de tout commentaire.) Le score était de zéro à zéro, la rondelle faisant le plus souvent son petit bout de chemin vers une bande ou se camouflant (c'est arrivé) dans un tas de neige, attendant que, toutes confuses, les joueuses la retrouvent. C'est alors que, subitement, alors que tout semblait perdu, ma mère, qui était du nombre, prenant son courage à deux mains,

relevant une coéquipière qui était tombée, en traînant une autre sur son épaule, traversa la zone adverse de nombreux coups de patins chancelants, lança au filet et... ne marque pas. Au lieu de renoncer et de rentrer honteusement, le souffle court, au banc de son équipe, comme on s'y attendait, elle fit un effort suprême, se propulsa vers l'avant dans un plongeon spectaculaire afin d'harponner une rondelle que la gardienne adverse ne maîtrisait que partiellement et marqua. La partie se termina au compte de un à zéro. Depuis ce jour, lorsque je parle de ma mère, dans n'importe quelle circonstance, en tout lieu, j'ai les yeux qui brillent, la tête haute et les cheveux au vent.

## LE PIED QUI VOQUE L'INDOLENCE

*Nouvelle*

**MARILYN  
LAUZON**

Anna Karina vécut rue La Pérouse à une époque où les prostituées étaient si nombreuses qu'on aurait voulu leur cracher dessus. Elles ne laissaient tout simplement pas à l'homme désabusé le plaisir de la conquête. La jouissance, avec elles, était associée à une paresseuse insatisfaction.

On venait dans ces brunettes à la chevelure mal soignée sans aucune sorte de contentement. La plupart finissaient par se faire battre ou même tuer. Carnage de putains. Il va sans dire que tout le monde s'en foutait. On

balayait la carcasse de pute en un petit soupir écoeuré et c'était tout.

Certaines de ces femmes, pourtant, se méritaient un respect silencieux. Elles irradiaient, dégageaient une sensualité, une vitalité, ou dans le cas d'Anna Karina, une tristesse ineffable.

*Et c'est peut-être  
ce qu'il y a de pire  
que de ne pas être  
triste pour soi.*

Anna Karina, la putain au plus joli minois, éprouvait par ailleurs une dangereuse indifférence face à la vie. Mais pouvait-on vraiment la qualifier de dangereuse? Quand la mort n'effraie plus, quand toutes les considérations métaphysiques sont balancées par l'indolence,

que reste-t-il de la peur, du danger? Qu'un danger pour l'autre, qui aime. Et plus aucun pour soi. Et c'est peut-être ce qu'il y a de pire de ne pas être triste pour soi.

Anna Karina aurait pu craindre au moins d'abîmer son intacte frimousse de catin. Mais ça encore, elle n'y tenait pas tellement. Seulement, comment ferait-elle, sans ce parfait visage d'albâtre, pour séduire les hommes, d'un coup d'œil maussade? Il lui arrivait d'y penser et de se regarder dans un miroir timidement; elle se faisait une moue que l'on n'arrivait pas à saisir, mais qui éveillait les corps. À cette époque, les hommes qui

payaient comme ils pouvaient pour ses charmes — il va sans dire qu'ils s'étaient follement entichés d'elle — ne se doutaient absolument pas que l'indifférence d'Anna Karina, un jour comme les autres, la mènerait à se trancher les veines, sans trop de tristesse.

Elle avait d'abord été n'importe qui. Aucune poésie n'émanait de la fillette Anna Karina. Elle était gracile, à peine plus sage que les autres. Mais elle avait toujours eu une certaine langueur, une lourdeur que portaient les cils, la ligne qui joignait les lèvres. Petite fleur. Petit catleya qu'on écarta, un jour, trop tôt. Sans trop savoir pourquoi. Et sa petite ligne brisée, attrayante, fruitée, allait continuer ainsi à se pourfendre pour donner un plaisir qu'elle ne goûtait pas.

Les joues roses d'Anna Karina devinrent grises. Elle vivait dans un film en noir et blanc; silencieux, et sans émotions. Elle éveillait pourtant les flammes les plus passionnées, mais se sentait résolument, définitivement éteinte. La plupart du temps elle ne pleurait pas. Mais elle l'aurait tellement voulu. Et la colère d'être incapable de s'exprimer, d'aligner les larmes, les sons ou les mots sur le papier, lui donnait des envies d'autodestruction.

Un temps, Anna Karina se débattit pour le goût de vivre, et entreprit de trouver l'amour. Vaine tentative. L'édredon ne l'enserrait pas moins une fois bercée d'illusions. Un jour aussi elle lut Proust et ne le comprit pas. Elle lut chacun des mots, traina le livre longtemps; qui reposait sur une table de chevet et était témoin de ses misérables ébats.

Anna Karina fit ensuite croire à l'amour. Elle hameçonna un homme grand et correct et qui savait parler; se disant que c'était

bien le genre d'homme qu'elle devait aimer. Elle continua d'éprouver la même langueur. L'avait-on définitivement dépourvue du moindre désir de vivre? Malgré tous ses efforts pour aimer, exister et faire croire, Anna Karina ne tenait toujours à rien. Elle aurait plutôt cherché à se fusionner, en toute candeur, tranquillement, à ce qui l'entourait. Elle aurait abandonné toute volonté propre pour se fondre et se répartir également au sein des objets et les choses vivantes.

Anna Karina se dit qu'elle était déprimée; essaya les médecins, puis la déchéance, qui ne lui faisait pas. Petit bout de rose, elle buvait et buvait; et on ne peut pas dire qu'elle s'enivrait puisqu'elle ne faisait que s'enfoncer, toujours et toujours plus. Et se réveillait de toute façon dans un lit défait, qu'un ou plusieurs corps avaient habité avec elle. Et aussi de l'intérieur. Anna Karina en vint à se résoudre à l'indéniable évidence : elle

n'était qu'une poupée et n'avait de qualités que pour assouvir la chair des hommes. Rien ne lui était dû que le mépris et les regards horribles et pleins de désespoir, et le sperme dégoûtant.

Elle se prostitua.

Elle se prostitua sans haine et sans passion. Comme elle avait toujours vécu. Ce n'était ni pire ni mieux. Toutefois, elle ne s'était jamais aussi bien échappée que

sous le corps de ces hommes répugnants. Certains tentaient de la charmer. Elle leur en voulait de ces avances qui la maintenaient dans le monde réel, à l'affût et comme traquée. D'autres savaient qu'ils n'avaient aucune chance ou simplement s'en foutaient. Ceux-là étaient mieux. Lui permettaient de partir, pour une courte escapade hors du monde; le temps qu'ils jouissent. Puis les heures reprenaient, et les minutes à flâner et à perdre, et à tenter de ne pas vivre. Au moins en pensée.

Mais elle vivait toujours. Son corps était une machine contre elle. D'apparence si frêle pourtant; mais une machine tenace. Alors que son esprit était rongé le plus lentement, le plus insidieusement possible, son corps tenait bon. Et même ne vieillissait pas. Qu'avait-elle fait pour que le temps agisse ainsi contre son étrange volonté?

Elle n'était même pas triste, mais plutôt indifférente, le jour où elle entreprit de se vider de son sang. Souvent déjà, même lorsqu'elle était au mieux, Anna Karina avait retenu le geste qui l'enverrait du côté plus épars des choses. Cette fois-ci, pourtant, elle se dit qu'elle deviendrait peut-être toutes les fleurs. Que les gens aimaient doucement.

Dans l'eau rouge vif elle était belle. Les cheveux noirs, la peau trop claire, les lèvres écarlates. Les battements de son cœur s'étaient vite amenuisés. Sa bouche; ligne pourfendue, semblait fixée à jamais en un sourire tendre.

Lorsqu'on ouvrit la porte de son appartement, le soir venu, on se désola.

***Lorsqu'on ouvrit la porte de son appartement, le soir venu, on se désola.***

# LE PIED QUI VOQUE

## MARÉE ROUGE

Poème en prose

**FÉLIX  
HAMEL-LUCAS**

**M**a pauvre limace de langue regarde par les étroites fenêtres d'entre mes dents et se tortille sans salive hors des rideaux Des fragments de visage Des corps en mouvance Sur la musique Des lumières multicolorent la salle L'air est salé et pétille comme de la menthe Un ruisseau quitte ma narine gau-

che et défile Il forme un barrage sur quelques écailles de mes lèvres sèches et les déborde La chaleur du liquide se présente à la bouche en parfait inconnu la langue prend peur elle va se coller au palais Une grande voûte Un éclat rouge Ce goût tiède

Mes mains vrillent encore un peu jusqu'à ce que vraiment je les force à arrêter de danser Elles se lancent en hâte à mes narines et prouvent à mes yeux qu'il s'agit de sang Mes mains s'enthousiasment à nouveau et se rejoignent Elles fendent l'air de cadences sales Oui, mais je saigne et

Une marée rouge envahit la partie inférieure de mon visage, s'étire sur mon coup La peur trahit le visage des autres Ils s'exclament et me pointent Le visage dissimulé dans mes mains je prie pour qu'on m'ignore juste un petit peu Mes mains se colorent Alors je sais Je saigne du nez Abondamment En fût Ben quoi t'en veux une choppe?

Je dois quitter la foule Mon cœur pourtant se colle à la pulsation rythmique Je veux être dans la lumière La fumée sort et se faufile Je veux être sous ses hanches et aller par-là Comme j'avance je regarde le trou que je laisse

*Ma pauvre limace de langue regarde par les étroites fenêtres d'entre mes dents...*

derrière moi se refermer tel un pas dans une flaque boueuse Je veux la foule Je suis la pulsation Je sens la main divine me tâter le pouls C'est moi ça Je suis la musique Je veux ravalé tout ce sang Urgence On me pousse vers l'arrière Je me bouscule à la salle de bain Il me faut trouver du papier pour me momifier le visage Il y a rien là voyons

Rouge Le sang coule à flot Les papiers saignent aussi Il n'y a que de l'eau brûlante qui sorte des robinets Des chiffres Il est six heures du matin Des chiffres oui mais des noms non Je ne connais plus personne La foule se dissipe bien tôt Être seul devant le miroir Il ne faut pas La musique est mon fluide Il faut arrêter le flot sanguin ou reprendre celui la foule tant qui a du flow À moins que tout ne se brouille Une affaire de Krash où faudrait tous se manger la patate Je déconne pas trop bien là

J'ai le front au miroir Il y a ma rétine en pointillé Je vois le sang

gicler par saccade Je bave encore Je sais que je bave Qu'est-ce que tu veux toi avec tes grosses pupilles Amuse-toi comme tout le monde Je te ferai pas chier le jour où ça t'arriveras Je m'en sors très bien regarde J'entends toujours le cœur Il fait ce qu'il a à faire Toi t'es pas mieux qu'une rangée de dents qui crisse sur l'ardoise en terme d'agrément à ma situation si tu vois ce que je veux dire

Ouais ben si tu veux m'aider dit pas d'insignifiances

Le cœur c'est une caisse de résonance L'un de ces haut-parleurs Qui dicte La peur Qui dicte dicte S'il pouvait pomper plus doucement un peu Le sang cesserait de couler Non attends ne pars pas j'arrête ma poésie Je crois que j'ai besoin d'aide tout compte fait D'accord je me mets à genoux T'en fais pas je suis invincible Vas-y prends ton épée et sacre-moi de la paix T'as raison c'est pas l'humour qui va flancher un premier Oui je suis tombé c'était un peu glissant tout ce sang Ah tiens

toute l'équipe Allez-y gêner vous pas Emballez-moi Ça va être take-out s'il vous plait C'était une belle soirée pas Adieu tout le monde Je crois que je vais revenir demain Ou plutôt après demain Je risque de me réveiller un peu tard Ou pas du tout faudra voir

# SANS TITRE

Poèmes

■ ÈVE  
LÉSVESQUE

I

Ma tête se couche  
Et scelle ce qui m'incombe  
Et le corps qui flotte  
Et qui n'en sort pas et qui tourne  
et s'envole et s'enfonce]  
Sous les larmes sans colère.  
Tes yeux m'enlèvent et me volent  
Me lèvent me recroquevillent me  
reculent et m'enveloppent.]  
Me hurlent me crient me frappent  
Sans cesse, sans cesse  
M'enlèvent m'envolent m'enduisent.  
Et ils roulent et roulent plus bas  
Jusqu'au poing jusqu'au creux.  
  
M'enveloppent et m'enduisent et  
m'enlèvent.]  
Ils m'espèrent m'extirpent m'expirent  
Et me laissent gésir  
  
La tête écorchée sur le  
bord de la tempe.

II

Se retire l'écume  
Sans plus ni moins de mal  
Que te voir  
Ne me veut malade  
  
Les pensées se meurent  
S'étiolé la chair  
Se ravagent et s'arrachent les flots  
Dans mes yeux d'eau salée  
  
Les voix n'entendent  
Rien se regardent se croisent  
S'entremêlent  
Enserrent et étranglent  
  
Que je n'en puisse plus  
De respirer  
La paume sous les mâchoires  
La tête émergée

III

Et la chair se liquéfie  
Dans l'abyme mon corps  
Se perd à sa rencontre  
Tes doigts le bout sur l'effleurée  
Près de ma gorge  
Peau houleuse décharnée  
Larmes sancies  
Fleurs du mal  
Que j'éclate que je crève je bois  
Mince filet chaud  
S'esquivant aux lèvres  
Et qui lacère et apaise et guérit  
  
Souffles enchevêtrés qui s'arrachent  
Dérive du corps cloaques enracinés  
Vestiges des tréfonds  
De l'esprit naufragé

LE PIED QUI VOQUE

## SÉRIE DE LETTRES À R

(J'ESPÈRE QUE CE SERONT LES DERNIÈRES)

Prose épistolaire

**CYNTHIA  
BOLDUC-GUAY**

### DÉTACHEMENT

Les outardes volent de douleur dans un océan de nuages dans un cri de pleurs un battement d'aile un ouragan. Elles fuient comme les feuilles elles chutent d'un ciel à l'autre dans d'autres couleurs moins lourdes moins, elles chutent et leurs lamentations constellent de sons les étoiles. Je ne les vois pas le ciel est drapé de blanc bientôt l'hiver comme un masque de neige un cœur glacé une libération amère.

Le soleil se dore de rayons crépusculaires il porte les couleurs des arbres il porte le peu de chaleur de l'automne dans la promesse de l'hiver. Les couleurs se détachent des éléments comme par tes yeux qui baignent déjà ailleurs. Et tes bras s'effacent brusquement, tu sens ce parfum lourd de fuite et de vent qui goûte salé, tu as un regard d'oiseaux migrants qui passe dans un coup d'aile sans jamais se retourner ni regarder en arrière. Tu me laisse seule à me recomposer à sauver cette partie de moi que tu m'a prise, qui est partie courir ton ombre dans un élan de désespoir et que je retrouverai peut-être, ensevelie aux objets perdus de la mémoire.

### MIRAGELLATION

Tu as su tuer d'un coup ce qui me maintenait en vie depuis des mois tout tournait autour de tes bras

de tes draps de toi mes rêves te collaient à la peau. Tu as étouffé c'est ainsi je débordais d'amour. Prévisible. Chute. J'aurais du mieux comprendre mes impressions mais je voulais en vain les maîtriser, sortilèges que je ne voulais pas voir pas croire. Brouillard. Il n'y avait plus d'écho, le cœur vibrait seul le tien se faisait discret. J'étais une marionnette débousolée qui languissait, abandonnée, à tes côtés.

Ton départ lève le voile de tous mes mirages.

### CÔTE-DES-NEIGES

Le métro Côte-des-Neiges sera pour toujours associé à nos amours il est gris sombre fade et froid il annonçait déjà la distance la coupure avant même de la voir. Nous sommes traversés de désenchantement de bruit de vent j'en tremble encore sous la peau comme une extension à mon cœur qui voudrait tant te crier te courir à toi te vouloir t'avoir à moi, trop tard. Je te perds. À raison de deux bus, deux ponts, une dizaine de stations, cinq mois suspendus perdus oubliés dans les gorges immondes du métro ses carcasses mouvantes leurs soupirs. Je courrais vers toi comme toujours comme jamais plus je te dirais mot à mot toutes ses éclaboussures qui me souillent tout te dirais tout j'inventerais s'il le faut. Seulement ne pas me heurter à tes bras en

refus je te vois et j'ai peur prendre la direction inverse une autre ligne NON ne donne pas raison à l'atmosphère lugubre de pierre de Côte-des-Neiges à ses allures de Nelligan reviens-moi il faut justement le peindre d'un peu de chaleur humaine d'un peu de tes yeux de nos corps ensemble encore, toujours, jamais...

S'il te plaît ne laisse pas nos cœurs en gris je ne sais pas comment te dire.

### TU ME MANQUES.

Je cherche encore une présence comme une peau une couverture à mes draps, je m'enfonce dans mon lit comme si j'allais y trouver ton corps. Il me manque ta chaleur solidifiée la masse compacte réconfortante de ton amour tout contre moi, m'entourant, m'habillant, se fondant à moi, il fait si froid. J'ai perdu tes yeux et c'est comme un fantôme qui me colle à la mémoire un mirage gravé dans la rétine. Déjà un mois, je ne t'oublie pas malgré tous mes efforts tu me reviens, tu me laisses l'effet abandonné de toiles d'araignées tu me parais déjà si loin irréel et je me laisse encore, par faiblesse, rêver à ton image, j'en ai tellement marre de me battre avec les débris qui restent de nous-même.



novembre2008

Le Pied



# **QUEUE DE POISSON**

**PROCHAINE DATE DE TOMBÉE**

**LE 29 NOVEMBRE 2008**

**Envoyez vos textes!**

**[lepied@littfra.com](mailto:lepied@littfra.com)**